Guy Pieters Gallery

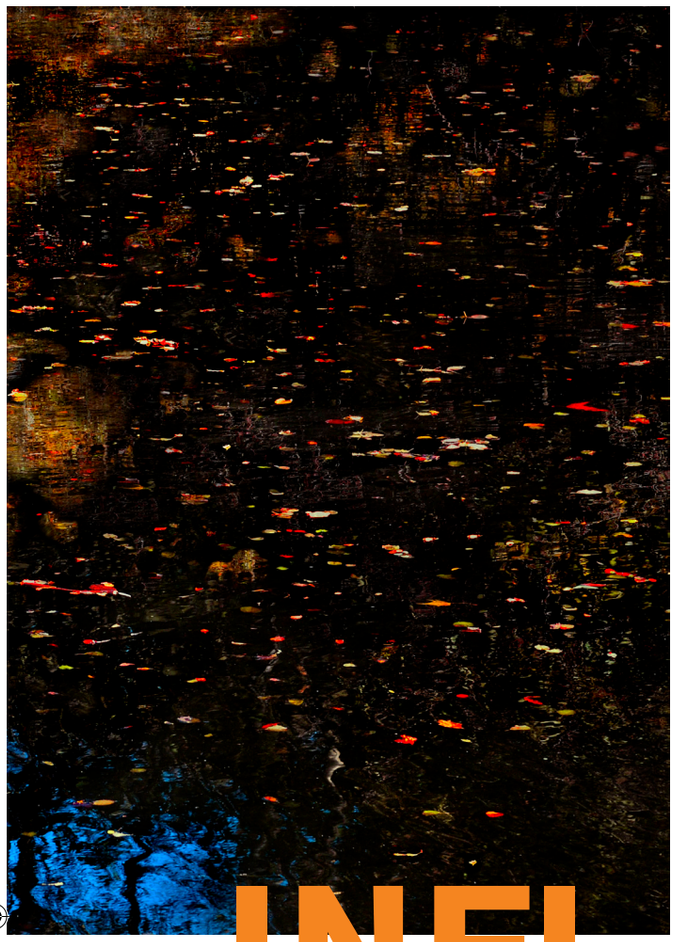
EXPOSITION DANIÈLE ZUCKER : « UN GOÛT D'ÉTERNITÉ »



"LA BEAUTÉ ME TRANSPORTE. MÊME ET SURTOUT CELLE DES PETITES CHOSES, À PRIORI NON VISIBLES. CE SONT DES VAGUES DE SENSATIONS QUI ME TRAVERSENT ET SOUVENT, ME FIGENT SUR PLACE."

Danièle Zucker

Guy_Pieters_dossierpress_FR.indd 1 19/10/2018 15:11



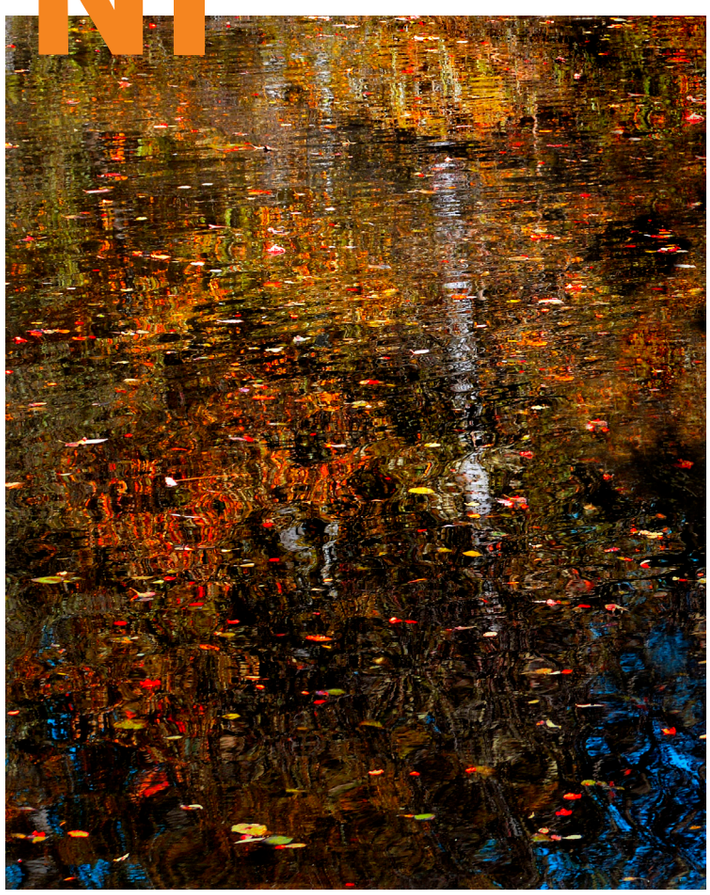
INFI-

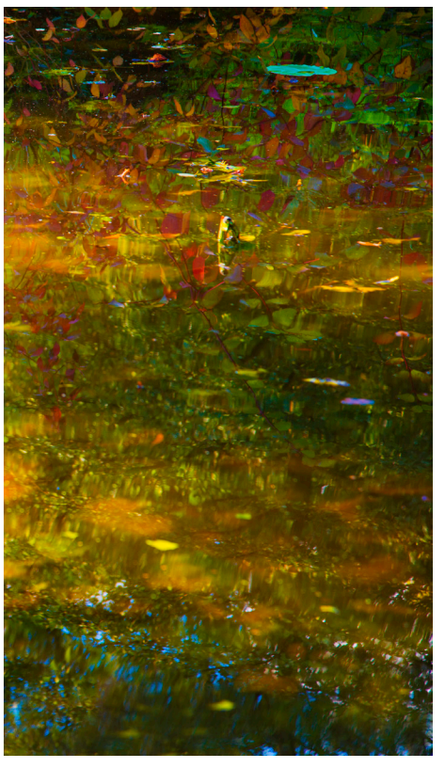
Danièle Zucker est docteur en psychologie et licenciée en philosophie. Elle s'intéresse depuis des années au fonctionnement de l'esprit criminel tant par le bais d'études statistiques que par le biais d'analyse de scène de crime ainsi que d'audition de victimes et d'auteurs de crime. Elle a été pendant 15 ans, responsable du service des urgences psychiatriques de l'hôpital Saint-Pierre à Bruxelles. Elle a fait des formations à l'école du FBI et est une des spécialistes européennes en « profiling ». Elle combine ses activités professionnelles avec ses passions artistiques. Faire différentes choses en parallèle, être tout le temps dans un processus d'apprentissage, chercher le détail, le non-visible, capter la beauté de la nature, la caractérisent.

NI

LA VOIE VERS L'INFINI

En parallèle de ses activités professionnelles, elle a toujours manifesté un vif intérêt pour les arts. Ses parents étaient de grands amateurs d'art contemporain. Elle a commencé à photographier des détails, pour des raisons personnelles. « Lorsque je me promène dans la nature, j'aime observer mille et une choses et prendre le temps nécessaire. Mais je ne dispose pas de toutes ces heures que j'aimerais passer à contempler cette beauté. C'est comme cela que j'ai commencé à prendre des photos de tout ce qui m'émeut. »
La photo a ouvert pour elle la porte vers l'infini. Danièle Zucker a fait de la photo d'abord et avant tout, pour elle-même sans penser à la possibilité de les exposer.





UN DÉBUT LIÉ AU HASARD

Polet Abut, de la galerie Artistica, amie de Danièle Zucker, était de passage chez celle-ci et a vu par hasard sur son ordinateur quelques-unes de ses photos. Elle a tout de suite été très enthousiaste et lui a proposé d'exposer son travail dans sa galerie. Mais pendant deux ans Danièle a refusé. Elle a mis ce temps à profit pour prendre des cours chez le photographe confirmé, Michael Chia. Ce sont ses enfants et son mari qui l'ont véritablement convaincue de faire cette exposition. C'est en mai 2016 qu'a eu lieu sa première exposition à la galerie Artistica avec ses trois styles différents. Son premier style représente des détails d'écorces d'arbre. « Les gens voient l'arbre dans son entièreté. Ils peuvent parfois admirer les feuilles. Mais ils perçoivent plus rarement la beauté de l'écorce alors que certaines parties sont de véritables tableaux. » Son deuxième style côtoie la période de la Renaissance. « Je crée des compositions et je les éclaire selon le principe du clair/obscur ». Enfin, son troisième style, les reflets, est précisément celui qui sera exposé à la galerie Guy Pieters en octobre. Le fil rouge de ces trois styles : l'éternité.

REFLETS

Après sa première exposition, Danièle Zucker a encore pris des leçons auprès des photographes Amélie Berton et Trevor Waldron. « Et je compte prendre beaucoup de cours parce que j'ai envie d'apprendre encore et encore. » Sa deuxième exposition qui aura lieu à partir du 8 octobre jusqu'au 23 octobre 2017 montrera 13 photos de la série des reflets. « Ce qui m'intéresse ce sont les différentes dimensions entre ce qui se passe sous l'eau, sur l'eau et les reflets qui se dessinent. On ne sait plus ce qui est la réalité et c'est l'œil qui crée sa propre réalité. C'est dans ces différentes dimensions que je trouve un tremplin pour quitter notre espace/temps. Je pars dans mon rêve. Je touche du bout des doigts à cette sensation d'éternité. Le temps n'existe plus. »



BEAU-TÉ

UN GOÛT D'ÉTERNITÉ PAR DANIÈLE ZUCKER

La beauté me transporte. Même et surtout celle des petites choses, à priori non visibles. Ce sont des vagues de sensations qui me traversent et souvent, me figent sur place.

La lumière nous donne à voir ce qui apparaît là sous nos yeux. Je m'y plonge avec délice au point de m'y confondre. Je m'y attarde jusqu'à ce que quelque chose d'autre advienne qui me transforme et me fait fondre dans cette vaste harmonie. Il ne s'agit pas d'une fusion où tout se perd dans un énorme magma mais plutôt d'un voyage où mon âme résonne avec l'immensité. Je m'oublie et quitte le monde de l'espace temps en étant propulsée vers l'infini. Dans le même mouvement cet infini se propage à l'intérieur de moi, comme seul un sentiment d'amour inconditionnel peut le faire.

Dans mon imaginaire d'enfant, je me recouvrais de terre et regardais pousser les herbes et les fleurs jusqu'à ce que je me confonde et fasse partie intégrante de la nature. Cette sensation ne m'a jamais quittée. J'ai toujours pu la renouveler dans la contemplation de la beauté que nous offre l'univers. Je quitte la matière pour être hors du temps, c'est mon accès à l'éternité. Je suis littéralement happée et c'est toujours un arrachement que de consentir à m'en extraire.

J'ai commencé la photo pour résoudre une frustration profonde. J'étais fortement affectée à l'idée de devoir laisser là toute cette beauté de la nature pour simplement continuer mon chemin.
La photo me permet de séjourner dans la contemplation et de me laisser dériver dans cette rencontre avec la beauté. Grâce à la photo, je peux désormais capter comme un tableau, un présent s'offrant à mes sens, tout en acceptant que la beauté qui m'émeut tant, n'a de cesse de m'échapper. Je rejoins ainsi mon rêve d'enfance d'embrasser le tout dans une sensation vibrante. La photo est devenue pour moi cette porte vers l'infini. Elle héberge ce flux incessant du visible vers l'invisible.

J'aime travailler sur les reflets en raison de leur virtualité. Celle-ci contient tout le potentiel des fluctuations fugitives. Un frémissement, un nuage, une feuille et tout se transforme instantanément. Mon intervention fixe le reflet dans un « apparaître là » qui reste en profonde intrication avec toutes les autres possibilités.

Le reflet pose la question du réel. A-t-il une réalité car je le regarde ou existe-t-il en dehors de notre rencontre ? Ces différentes dimensions entre les feuilles flottantes, celles immergées et le reflet sculpté par la lumière au gré de l'atmosphère sont une invitation à quitter la gravité. Le réel devient ce que mon œil en fait.

Evoquer la beauté aujourd'hui peut paraître ennuyeux voire ridicule.
Je revendique la beauté en ce qu'elle recèle un tremplin vers quelque chose de beaucoup plus vaste que nous. Elle fait intervenir ce qu'il y a de sacré et d'universel. Il ne s'agit pas juste d'une beauté apaisante enfermée dans une esthétique mais d'un dévoilement qui concilie les origines et le devenir.

UNI-VERS



Portrait par: Amélie Berton

L'ÉTERNITÉ À FLEUR D'EAU PAR MICHEL DRAGUET

Lorsque le regard caresse les photographies de Danièle Zucker un sourire intérieur, immanquablement, embrasse l'étendue. Monumentales, celles-ci font penser à des nymphéas de Monet électrisés ou à l'une ou l'autre vision édénique de Peter Doig. On se sent transporté ailleurs. Pourtant Danièle Zucker n'arpente pas les antipodes ni ne s'est orchestrée une nature à sa main. Son aventure tient du voyage ici et maintenant. Dans l'incommensurable richesse des petites choses que l'œil parcourt dans sa course permanente.

Danièle Zucker cherche l'indicible du spectacle de la réalité. Son regard - puis son objectif - s'arrête sur ce qui, à première vue, ne relève pas du visible. Elle fouille cette part de non-dit de la nature pour en glaner des sensations qui la traversent et, dit-elle, « souvent, [la] figent sur place ». Fidèle à son origine méduséenne, la photographie prend le relais de ce travail de l'œil. Elle se définit d'abord comme un acte de fixation. Un temps d'arrêt imposé au spectacle continu du réel. De là ce dialogue essentiel entre une lumière perçue comme flux vital et l'acte photographique qui, de son œil borgne et distancié, pétrifie le monde en mouvement pour en déduire une image. Sans la lumière point de réalité ! Ni lieu ni objet ! Seulement la nuit sans fin. La lumière incarne donc ce vivant avec lequel la sensibilité de Danièle Zucker entend se confondre. Avant que la photographie ne soit, l'image apparaît comme une substance volatile qui se métamorphose à l'unisson des lumières et des sensations que celle-ci engendre librement. C'est à une immersion que la photographe - en amont de tout cliché - nous invite. Confusion des sens ; effusion des lumières ; assomption jubilatoire des couleurs. Tantôt plongée dans les strates d'une eau devenue précieuse où se mêlent lumières captives et herbes sauvages. Tantôt trouée qui substitue à la vase l'éclat d'un ciel riant. Les jeux d'espace sont autant de mouvements colorés qui rendent comptent de l'unité du monde à travers celle de l'image. Unité qui n'est jamais réduction au monochrome mais multiplicité d'instants aussi colorés que sonores.

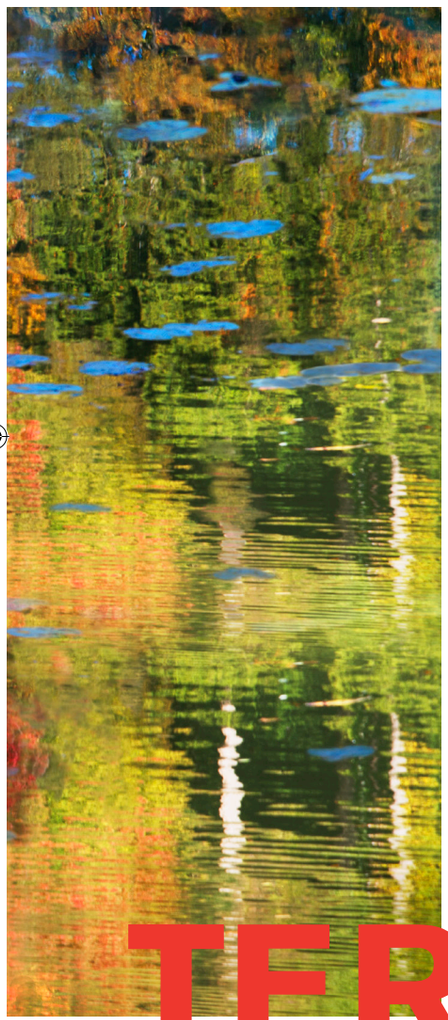
Il y a dans cette recherche un désir d'harmonie qui renvoie à Monet tout autant qu'à Doig. De ce dernier, Danièle Zucker a retenu la sensation édénique de couleurs libérées à leur paroxysme. Pas de jeu des tons pour créer de subtiles consonances, mais plutôt une forme d'exaltation qui témoigne de la vitalité de la lumière. La photographe s'y plaît, y puise des émotions, y creuse ses sensations, y polit ses associations jusqu'à susciter un sentiment d'harmonie qui n'est pas triomphe de l'idée mais résonance des éléments sensibles ramenés à cette équation : la lumière est couleur.



De là ce rêve d'Eden qui n'est pas à chercher aux antipodes, mais en nous lorsque notre regard nous projette dans le spectacle d'un plan d'eau. Se joue là l'autre effet majeur que procurent ces photographies : une relation au temps qui n'est plus soumission à la dictature de l'instant. Il faut s'oublier dans l'immensité spectaculaire du

monde pour saisir l'épaisseur même de l'instant sensible. L'unisson se mue en amour infini tandis que la durée - celle du premier regard, de la sensation qui stimule l'émotion, de la réflexion qui prend possession de l'indicible, de la mémoire qui revient sur les pas du regard, de l'œil qui essuie les surfaces et creuse les ombres - se cristallise dans le surgissement de l'image.

Danièle Zucker est d'abord une contemplative au sens le plus romantique qui soit. Elle contemple l'image de l'univers jusqu'à s'y confondre. Ne faire qu'un avec le spectacle du monde. Un souvenir d'enfance qu'elle livre témoigne de la profondeur de cet engagement :



Dans mon imaginaire d'enfant, je me recouvrais de terre et regardais pousser les herbes et les fleurs jusqu'à ce que je me confonde et que je fasse partie intégrante de la nature. Cette sensation ne m'a jamais quittée. J'ai toujours pu la renouveler dans la contemplation de la beauté que nous offre l'univers. Je quitte la matière pour être hors du temps, c'est mon accès à l'éternité.

La photographie relève donc d'un paradoxe chez elle. En effet comment concilier ce désir d'unisson - d'Einklang ou d'Einfühlung pour reprendre la terminologie romantique - à l'acte de mise à distance qu'induit nécessairement la photographie. Au-delà de l'œil unique fixant le réel, l'acte photographique se veut d'abord un geste de mémoire. Comme s'il pouvait ainsi fixer l'émotion ressentie pour l'emporter avec soi. Ainsi la photographie revient-elle à son origine : un dessin photogénique qui à la main aurait substitué l'empreinte de la lumière passée à travers l'objectif de son Nikon D610.

TERRE

Captation de l'indicible, la photographie témoigne de la capacité dont est dotée une image de se faire mémoire en action. Évidemment quelque chose de l'émotion éprouvée spontanément se fane en une gerbe retombant comme un feu d'artifices qui regagne son néant. Reste l'émotion vécue dont la photographe creuse la nuance en travaillant dans ce nouvel atelier qu'est l'ordinateur et ses traitements d'images. Là une autre réalité se déploie. La sensation vibrante reste la référence initiale. Et avec elle la multitude de motifs qui souligne l'évanescence de l'infime : le frémissement d'une feuille, le délié d'un nuage semblent figés dans leur tracé, et, simultanément, s'offrent en d'infinies nuances. Jamais la photographie ne ment. La photographe n'invente rien. Si la feuille troue la surface d'un bleu puissant c'est qu'elle était bleue dès l'origine grâce à la magie des reflets. Ici, elle reprend un motif et le multiplie pour mieux équilibrer sa composition ; là, elle amplifie un contraste pour mieux souligner la plénitude des couleurs qui s'enchevêtrent. Jamais elle n'invente. Jamais elle n'impose à la nature un ordre autre que celui que celle-ci s'est donné.

Entre le dessin qui définit chaque forme et la modulation des effets, une tension se fait jour. Danièle Zucker la résout en privilégiant l'illusion qui ramène l'objet à son leurre à travers l'épaisseur tenue d'un reflet. Le monde s'atomise ainsi en virtualité. Il se fait fragments infinis recomposés à fleur d'eau. Ici automnal, là printanier. L'illusion reste toujours fidèle à la sensation. Mais la main de l'artisan en exacerbe l'intensité et pousse les contrastes pour souligner la puissance du surgissement. Ainsi le mouvement qui pourrait devenir chaotique se résorbe dans l'étendue d'une pièce d'eau basculée à la verticale pour former l'écran de nos émotions et fantasmes apaisés. Un ordre naturel devenu tableau. Sensuel et amoureux.

Ainsi, la beauté à laquelle Danièle Zucker reste attachée n'est pas seulement question de goût. Elle relève d'une sensibilité cosmique attachée aux choses les plus simples : feuille qui au terme de quelques virevoltes vient se perdre dans l'épaisseur du miroir d'une rivière irisée. Le monde y dévoile son intensité infinie. Il se révèle, dans une même durée, origine et devenir.

DU CHAOS DE L'INFINI À L'IMAGE DE SOI PAR PROF. DR. JAN DE MAERE

Tout discours sur l'art donne davantage un aperçu sur le narrateur que sur l'œuvre en elle-même. Une œuvre d'art ne fait écho chez le spectateur que s'il y reconnait des valeurs qui lui sont chères. « La belle au bois dormant » endormie dans la forêt ne se réveille qu'au contact du baiser du prince charmant tant attendu. Ainsi l'œil attend l'étincelle de la reconnaissance du soi dans l'autre, le reflet de l'artiste dans son travail. L'émotion suscitée par l'art se transforme en sensation dès lors qu'elle va puiser dans l'expérience de vie.

L'instinct et l'intuition sont à la base de cet agréable vécu ; se sentir en communion avec soi et l'extérieur de soi. L'art console et permet de dépasser la solitude et la mélancolie. Cette alchimie qui soigne les âmes blessées, on la retrouve dans les œuvres de Danièle Zucker. Ses photos racontent l'histoire de ses désirs et de ses espoirs. Ses abysses sont des miroirs d'espoir pour le spectateur. Le poème « Le Lac » de Lamartine parle le même langage que les reflets de Zucker. Ce sont des reliquaires dans lesquels nous conservons la beauté des moments sereins, lorsque le temps « suspend son vol ». Ses compositions s'appuient sur un tourbillon de perspectives colorées et fractales, se répétant dans différentes dimensions. L'harmonie et la sérénité mènent au désir d'une expérience transcendantale.

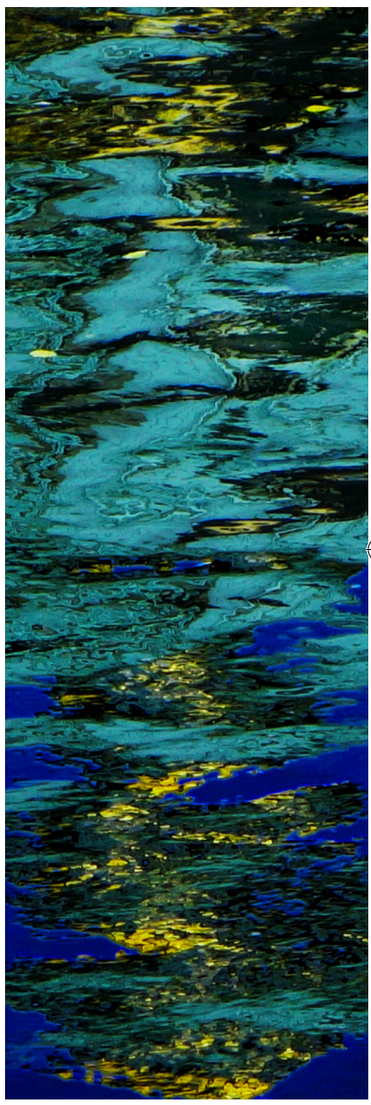
Nous n'avons pas de lien direct avec l'univers qui nous entoure Seuls nos sens nous permettent de nous en rapprocher en construisant une représentation. C'est pourquoi la réalité est formatée par nos préjugés, nos croyances et nos désirs où nous occupons le rôle principal. Zucker a créé un décor dans lequel nous pouvons nous perdre. Elle ouvre une fenêtre sur l'univers à travers laquelle l'éclat de ces fleurs inconnues se répand comme un rêve de joyaux enfouis. Rien n'est imposé, le spectateur a toute la liberté. Nous pouvons nous y plonger en quête de la lumière de l'extase ou simplement rêver. L'idéal de Zucker est la recherche du Graal, le sacré sans Dieu. C'est ce qu'elle ne montre pas, qui est plus important que ce que nous voyons.

Elle a évité la familiarité des perspectives des paysages, l'âme n'a pas de frontière. L'œil flotte sur un rêve chromatique. Les couleurs n'existent pas dans la nature. Ce sont des constructions de notre cerveau de par la réfraction sur notre rétine ; une computation de nos synapses. Celles-ci traduisent l'information visuelle des différentes longueurs d'onde (nm) ; c'est notre esprit qui les lie à des émotions spécifiques. Les souvenirs, les métaphores et les analogies construisent leur propre langage.

L'œuvre de Zucker me fait penser aux « artistes Nuagistes (1958-64) » de l'école de Paris : Nasser Assar, Frédéric Benrath et Fernando Lerin. Ils peignaient des nuages sans forme précise pour éviter toute connotation symbolique. À sa façon, Danièle Zucker crée aussi un nouveau milieu biologique. Son inspiration trouve un écho dans la nature. C'est sur ce clavier qu'elle joue comme une virtuose. Sa lente métamorphose vers une nouvelle cosmologie brise la réalité de son objectif.



Le philosophe grec Anaximandre de Milet (611-546 BC) vivait encore avant Socrate. Il était un précurseur de la « Théorie de l'évolution naturelle des espèces » de Charles Darwin. Il a écrit que rien ne résiste longtemps aux forces de la nature. Nous sommes sortis de la boue, pour devenir d'abord poisson, avant de naître homme. Il appelait cette boue 'apeiron', le chaos primaire. Le cosmos, la géométrie et la beauté traduisent la concordance avec les lois de l''apeiron', exprimé par la nature. Aujourd'hui, on évoquerait plutôt les algorithmes. Ses théories ont permis à la philosophie grecque d'accéder à un nouveau niveau d'abstraction. Zucker cherche à traduire en photos l'harmonie chaotique de cette boue première afin que nous puissions nous y sentir bien.



Le neurologue, le Dr Eric Kandel a reçu son prix Nobel de médecine en 2000 pour ses observations sur le processus d'apprentissage ; la création et le renforcement de nouvelles synapses. Abstraction et réduction des informations récoltées par nos 5 sens sont ici essentiels. Ils participent à la formation de nos concepts mentaux en éliminant le non essentiel. Ce n'est qu'à partir de ce processus qu'une image stable de ce que nous percevons peut se fixer dans notre cerveau. Donc moins c'est plus, comme le disait Goethe. C'est également de cette façon que l'univers de Danièle Zucker se défait du superflu pour rechercher la lumière de l'essentiel.

Flanderhof, 23 juillet 2017

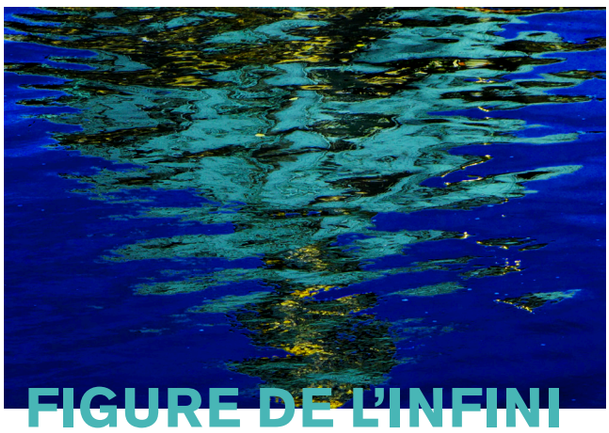
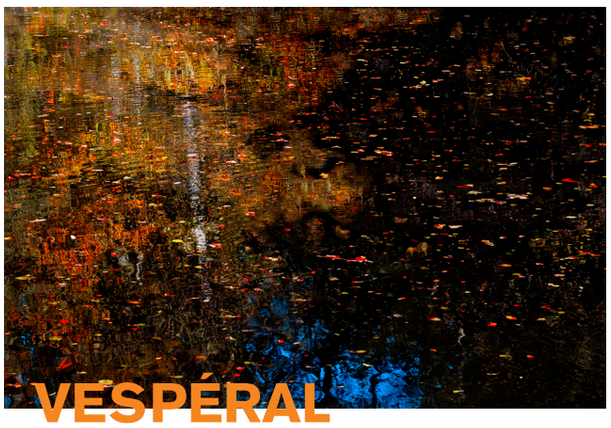


FIGURE DE L'INFINI

Dimensions : 1m50/1m
Série : 5+2 épreuves d'artiste
Année : 2016
Papier : FujiFlex Super Brillant
Finition : Diasec
Appareil photo : Sony DSC-RX100



VESPÉRAL

Dimensions : 1m50/1m
Série : 5+2 épreuves d'artiste
Année : 2016
Papier : FujiFlex Super Brillant
Finition : Diasec
Appareil photo : Nikon D610



DÉVOILEMENT

Dimensions : 1m50/1m
Série : 5+2 épreuves d'artiste
Année : 2016
Papier : FujiFlex Super Brillant
Finition : Diasec
Appareil photo : Nikon D610



SOUFFLE BLEU

Dimensions : 1m50/1m
Série : reflets
Année : 2016
Papier : Fujiflex
Finition : Diasec satiné
Appareil photo : Nikon D610

Danièle Zucker utilise le procédé « Diasec », une technique où la photo se retrouve entre deux couches de plexiglas.
L'exposition « un goût d'éternité » a eu lieu du 8 octobre au 23 octobre 2017 à **la galerie Guy Pieters;**
Zeedijk 753, 8300 Knokke Heist;
T. 050 62 33 80
E. knokke@guypietersgallery.com
W. www.guypietersgallery.com

A Luxury Approach
PR Agency
Tour & Taxis, Royal Depot B16
Avenue du Port 86C
1000 Bruxelles
T. +32 (0)2 421 18 50
E. andree@lagency.be
W. www.lagency.be